

DUBUT DE LAFOREST

C O N T E S

• **ET** •

A R T I C L E S

R A R E S

• **ET** •

I N S O L I T E S

Collection L'Amuse de l'Amour

Comme la plupart des écrivains de son époque, Dubut de Laforest a vu paraître son œuvre sur deux supports : en volumes chez un éditeur, principalement Édouard Dentu, et sur les feuilles de divers périodiques, tels *L'Écho de Paris*, *Gil Blas*, ou encore *Le Journal* au changement de siècle. Le plus souvent, la publication dans les journaux de cette époque précède la sortie du livre, dans lequel l'auteur reprend et ajuste ses textes. La presse joue alors un rôle de promotion, de lancement, comme le feraient aujourd'hui des sites web.

Auteur de nombreux romans, Dubut de Laforest a aussi écrit plusieurs articles et chroniques, ainsi qu'une centaine de contes. Parmi ces textes courts, quelques-uns n'ont jamais été repris en volume, ni dans *Documents humains* en 1888, ni dans les livres de contes. Ce sont eux que François Salaün nous invite à découvrir. *Contes et articles rares et insolites* donne accès au premier essai littéraire de Dubut de Laforest, « Nos avocats de village », ainsi qu'à cinq autres textes, tout aussi originaux, qui éclairent et illustrent l'esthétique singulière de l'auteur du *Gaga*.

ISSN : 1969-5977

ISBN : 978-2-917649-76-3



Dubut de Laforest par Fernand Desmoulin,
La Vie moderne, le 25 décembre 1886.

Collection L'Amuse de l'Amour

JEAN-LOUIS DUBUT DE LAFOREST

**CONTES ET ARTICLES
RARES ET INSOLITES**

réunis et présentés par François Salaün



Le livre unique

PRÉFACE

Aux jeunes poètes, la modernité offre deux chemins d'accès au lecteur : le livre et l'écran. Le premier est fort d'un prestige ancestral et d'un commerce organisé, qui se compte en petite monnaie. Le second a pour sa part l'agrément de la diligence et offre l'espoir d'un rayonnement universel. Sans doute les jeunes auteurs seront bien avisés d'éviter l'opposition de l'un contre l'autre. Il s'agit plutôt de jouer, autant que cela se peut, de leur complémentarité. L'articulation entre les deux supports constitue un épineux problème que chacun doit résoudre à sa manière : l'enjeu n'est rien de moins que la survie de son écriture, laquelle ne peut exister que dans l'action de sa lecture.

À l'époque de Dubut de Laforest, les écrivains ne bénéficiaient pas des ressources extraordinaires de la communication numérique, les opportunités étaient bien différentes. Étaient-elles pour autant moins nombreuses ?

À la fin du XIX^e siècle aussi, plusieurs supports s'offraient aux jeunes auteurs et, sans doute, fallait-il être bien habile pour les utiliser à bon escient et accomplir son ambition. Comme aujourd'hui, la forme intangible du livre, comprenant quelques centaines de pages, soigneusement imprimées et délicatement reliées, était la principale consécration, laquelle pouvait déjà se mesurer en chiffres de vente. Sans doute l'accès à l'édition n'était guère plus facile qu'aujourd'hui, mais les auteurs pouvaient aussi se tourner vers la presse, beaucoup plus ouverte, objet de toutes les attentions et d'une formidable diffusion. Les volumes de tirages et le nombre des titres de cette époque, font envisager la presse contemporaine comme un modèle réduit, une humble miniature, comparée à l'immense paysage éditorial dessiné par la foule des journaux à la fin du XIX^e siècle. Il faut dire qu'à eux seuls, ils concentraient toute la communication médiatique qui se disperse à présent entre la radio, la télévision, les sites *web*, les réseaux sociaux, les applications diverses et, encore, des quotidiens

et des magazines, dont l'importance est très amoindrie par la concurrence des autres supports de l'information. On imagine mal aujourd'hui l'hégémonie dont bénéficiaient les journaux aux commencements de la III^e République. Celle-ci représente bien un « âge d'or », selon l'expression de Christophe Charles¹, pendant lequel ils atteignent des sommets de diffusion et une extrême diversité, dont on ne peut conserver que la nostalgie.

La presse immense des années 1880 et 1890 est aussi un lieu d'opportunité pour les jeunes auteurs, à qui elle offre en premier lieu les moyens de tirer quelques ressources de leur aisance à écrire. Ce n'est pas un hasard si le journalisme, en tant que profession, se met en place et s'organise à ce moment-là, notamment avec la création des premières associations professionnelles. Avant de devenir écrivain, comme beaucoup d'autres, Dubut de Laforest a été « rédacteur », dans le grand quotidien de sa région : *L'Avenir de la Dordogne* et, par la suite, il rédigera diverses chroniques pour plusieurs journaux, en particulier *L'Écho de Paris* en 1884 et 1885. La plupart d'entre elles sont réunies en 1888 dans *Documents humains*. Quelques articles en sont toutefois absents, soit parce qu'écrits après, soit parce qu'ils n'entrent pas véritablement dans l'objet de ce volume où l'auteur précise sa démarche artistique. C'est le cas de « Silence ! » écrit au lendemain de la mort de Léon Gambetta, dans lequel le romancier rend hommage à celui qui fut surnommé le « commis voyageur de la République ». Cet article témoigne de la profonde admiration qu'il exprime à maintes reprises dans son œuvre, en particulier dans *Le Commis-voyageur*, en 1891, où le grand homme est acclamé par la foule populaire de Cahors dès le premier chapitre. Parmi ces chroniques inédites en volume, deux autres jouent un rôle particulier puisqu'elles préparent en quelque sorte des romans qui seront écrits par la suite. Celle du 4 août 1884 présente les difficultés matérielles que rencontrent les écrivains et qui se trouveront au centre du *Cornac* en 1887. De la même manière, celle intitulée « Poisons mondains » parue en juin 1890 dans *Le Figaro* préfigure le roman de *Morphine* publié l'année suivante. L'une et l'autre présentent un intérêt tout particulier pour la compréhension de l'œuvre de Dubut de Laforest en constituant une sorte de réflexion préalable à des créations ultérieures.

1 CHARLE Christophe. *Le Siècle de la presse (1830-1939)*. Paris :: Le Seuil, 2004.

Toutefois, le soutien apporté par le rayonnement de la presse ne se limite pas à l'opportunité donnée aux écrivains d'exercer leur écriture dans le journalisme. Depuis les années 1840, la littérature occupe en effet une place importante à l'intérieur même des journaux. À l'époque de Dubut de Laforest, beaucoup de quotidiens consacrent un espace significatif à de grands feuilletons où la narration est découpée en épisodes répartis sur plusieurs semaines, voire plusieurs mois. C'est ainsi qu'avant d'être reliés en volumes, la plupart de ses romans, comme ceux de Zola, par exemple, ont connu la « livraison en feuilleton ». Celle-ci peut avoir deux fonctions vis-à-vis du livre imprimé : chez Dubut de Laforest, elle sert le plus souvent de lancement à son édition, mais elle peut aussi constituer, en particulier dans les titres de province, un prolongement à son exploitation. Tandis que le rôle de promotion est plutôt tenu aujourd'hui par les *shows* télévisuels ou radiophoniques, ce nouvel exemple montre que les journaux occupent à cette époque tout le champ des échanges médiatiques. Les éditions dans la presse créent aussi un dédoublement de la création romanesque, d'autant plus important que le texte est recomposé d'une version à l'autre. Cela donne lieu à des variantes qui peuvent être très significatives. C'est ainsi que l'héroïne de *La Dame aux yeux verts* meurt brûlée vive, telle une sorcière, à l'issue du feuilleton dans *L'Écho de Paris* en 1897, et qu'elle va s'enfermer dans une maison close à la fin de la reprise du roman dans *Les Derniers Scandales de Paris*. Ses créations connaissent ainsi de nombreuses variations. De cette manière l'œuvre de Dubut de Laforest présente un double visage, l'un dans la lumière inextinguible du livre, et l'autre, comme caché dans son ombre, dans l'éphémère du journal.

Mais la presse, en dépit de la fragilité du support qu'elle constitue, ne joue pas simplement un rôle de dédoublement de la création littéraire. Elle est si puissante à l'époque de Dubut de Laforest qu'elle suscite la création de nouvelles formes narratives, et même d'un nouveau genre qui se présente comme un alliage de la fiction et de la rédaction journalistique : le conte. Dans les années 1880 et 1890, il s'agit d'une courte nouvelle, dont les dimensions correspondent exactement à celle des chroniques se trouvant à l'entame de la plupart des quotidiens. Les contes sont en quelque sorte des articles romanesques, par lesquels la narration littéraire est parfaitement incorporée dans le langage journalistique, et non plus simplement découpée en

épisodes. Le rôle du journal devient alors très différent : il ne s'agit plus de promouvoir ou de diffuser la création littéraire, mais plutôt de la susciter, de l'accueillir, véritablement.

Dubut de Laforest en a écrit près d'une centaine, principalement dans *L'Écho de Paris* en 1884 et 1885, et dans *Gil Blas* de 1888 à 1891. Mais il est aussi l'auteur de quelques autres pour *Le Figaro*, *La Vie moderne* ou encore *Le Chat noir*. La quasi-totalité d'entre eux ont ensuite été réunis dans quatre recueils : *Contes à la paresseuse* en 1885, *Contes pour les baigneuses* en 1886, *Contes à Panurge* en 1889, et *Contes pour les hommes* en 1891. Quelques textes ont toutefois échappé à ce travail de reprises.

Parmi eux se trouve la première création narrative de Dubut de Laforest. « Nos avocats de village », qui date de 1877, est paru dans la revue *Collection républicaine* avec une « Lettre à Monsieur de Fourtou », au moment de la crise constitutionnelle que connaît la jeune République française. Mis en minorité au printemps, le gouvernement dissout la Chambre des députés, ce qui entraîne la tenue de nouvelles élections à l'automne. Pendant l'été, le pouvoir conservateur mène une politique de répression brutale de l'opposition. Et c'est sans doute la raison pour laquelle le texte est condamné à l'automne. Il est en effet imprégné de l'idéologie progressiste du jeune Jean-Louis Dubut, laquelle correspond à la ligne éditoriale de *L'Avenir de la Dordogne*. Celle-ci se manifeste en une satire au vitriol d'un avocat de village, le Père Germain, qui semble totalement corrompu par ses accointances bonapartistes. Dix ans plus tard, en 1888, un autre texte de Dubut de Laforest porte un titre semblable dans *La Vie moderne* et il fait encore la satire d'un avocat de village, mais de façon totalement différente. L'auteur ne vise plus le clientélisme ou les compromissions réactionnaires mais, plus simplement, et peut-être de façon plus cruelle, l'obsolescence programmée de cette profession en raison des progrès de l'alphabétisation. Étant donné que le père de l'écrivain était lui-même avocat de village, ces deux textes sont sources d'interrogation. Bien qu'il soit décédé dans les années 1860, Pierre Jean Nicolas Dubut n'est-il pas la véritable cible des flèches du romancier ?

À l'instar des chroniques, les contes peuvent aussi constituer une réflexion préalable, une matrice annonçant des œuvres ultérieures. Si *Morphine* est bien préparé par la chronique parue en 1891, il l'est aussi par un conte plus ancien, « Fleur de névrose », publié dans *Contes pour les baigneuses* dès 1886 : l'auteur

y décrit déjà les effets calamiteux de la nouvelle drogue. Parmi les contes non publiés en volume, il en est un autre qui préfigure le fameux roman du *Gaga* pour lequel Dubut de Laforest est condamné au motif d'outrage aux bonnes mœurs la même année. Il s'agit « Mimi Pan-Pan » où l'on retrouve presque mot pour mot le passage où l'amie de Julia de Mauval, l'épouse du « gaga », témoigne de l'humiliation qu'elle ressent en se livrant à la prostitution. La lettre de Mimi Pan-Pan, qui devient celle de La Goulue dans le roman, présente de tels accents de sincérité qu'elle semble comme issue directement du réel que Dubut de Laforest, comme beaucoup de romancier de sa génération, n'en finit pas d'explorer.

Réunis pour la première fois aujourd'hui, les quelques textes qui avaient échappé à l'activité de reprise de l'écrivain montrent ainsi que la création romanesque chez Dubut de Laforest ne consiste pas seulement à se plier aux *desiderata* des uns ou des autres, ni même à jouer, fût-ce en virtuose, des opportunités éditoriales. Elle est aussi le fruit d'une lente maturation qui est elle-même le signe d'une réflexion patiente sur le sens à donner à l'activité littéraire.

FRANÇOIS SALAÛN

NOS AVOCATS DE VILLAGE¹

Dans le plus petit hameau, il existe un type curieux à observer qui mérite une place dans la *Comédie humaine* et dont Léonce Petit² nous montre la silhouette. C'est l'avocat de village.

Un grand nombre de départements sont encore teintés de noir sur la carte de l'instruction publique, et c'est ce deuil déshonorant, qu'on s'obstine à conserver, qui fait la force de ces maîtres en l'art de mentir. Ils savent lire, écrire et compter ; leurs voisins ne savent ni lire, ni écrire, ni compter.

J'ai eu l'occasion d'être longtemps le voisin de campagne d'un bonhomme dévoué à la politique néfaste de l'Empire, parce que les candidats bonapartistes le payaient grassement. Ses anciens amis le considèrent aujourd'hui comme un être méprisable. Dieu merci ! nous sommes débarrassés de son influence nuisible, et si je vous raconte son histoire, c'est à cause de l'enseignement que nos braves paysans pourront en tirer.

Le père Germain a une bonne naissance, et il est conseiller municipal à P... Il n'en est pas plus fier pour cela, allez. Tout ce qu'il fait, c'est pour rendre service. On lui parlait de le nommer maire de la commune. Sa modestie s'est effarouchée. Miséricorde divine ! il y a des gens plus instruits que lui qui ne demanderont pas mieux que d'accepter la place. On insiste. Bonté du ciel ! il ne demande rien... mais, au fait, s'il peut rendre service, pourquoi n'accepterait-il pas ? Ce n'est pas l'intérêt qui le guide ; il n'y a rien à gagner... De la dépense pour recevoir M. le sous-préfet... De la dépense pour régaler les conseillers municipaux le 1^{er} janvier... Enfin, on s'adresse à son dévouement... Il verra s'il peut être utile... Autant lui qu'un autre, n'est-ce pas ?

1 Paru initialement dans *Collection républicaine* en 1877.

2 (1839-1884) Illustrateur et graveur, notamment pour *Le Journal amusant* où paraît la série des *Bonnes gens*, en 1874.

Le pauvre homme ! Pénétrons dans son intérieur :

Voyez comme tout y est propre et bien rangé, quelques branches de buis bénit pendent à la cheminée. Çà et là quelques sujets historiques : Napoléon I^{er} passant la revue de ses troupes après Austerlitz ; une allégorie : le passé, Napoléon I^{er}, le présent, Napoléon III, l'avenir, Napoléon IV ; un tableau encadré de noir représentant l'impératrice Eugénie au chevet des malades, et, au milieu de tous ces glorieux souvenirs, apparaît radieuse la physionomie du prince impérial entre deux revolvers. Deux beaux revolvers, ma foi !

L'avocat de P... a un peu d'instruction et beaucoup de rouerie ; il ne commettrait point la bêtise du vieux Gérôme qui, manquant de cadres pour orner le reposoir de la Fête-Dieu, crut bien faire en donnant Gambetta¹ comme vis-à-vis de l'ange Gabriel ; le curé avait béni Gambetta en bénissant les autres... saints, et cette bonne histoire avait couru toute la France.

Oh ! ce n'est pas le père Germain qui se serait rendu coupable d'une pareille bourde ! Ça aurait été du joli, avec toute son influence. Comment voulez-vous que notre avocat de village n'ait pas d'influence ? C'est lui qui reçoit par paquets énormes les journaux de la bonne cause et les brochures dites contre-poison ; c'est lui qui fait les lettres adressées aux militaires par leurs parents ; c'est lui qui règle toutes les petites contestations entre propriétaires ; c'est lui qui préside à la plantation des bornes ; c'est lui qu'on choisit comme expert à la sortie des colons pour le cheptel et l'évaluation des fourrages ; c'est lui qui est le *factotum* de tous les *conjugos*² en préparation ; c'est lui qui préside la fabrique³ et qui prend le premier le pain bénit dans la panière de l'enfant de chœur ; c'est lui qui apaise les colères des familles au sujet des partages ; c'est lui qui, aux grands jours de sécheresse, ramasse l'argent des messes. – Il est vrai que cela ne lui réussit pas toujours, et que les fils du grand Vincent lui manquèrent de respect l'an dernier parce qu'ils avaient donné quatre sous pour avoir de l'eau

1 Dans les années 1870 et jusqu'à sa mort en 1881, Léon Gambetta est une des principales figures du mouvement républicain. On lui doit notamment la fameuse formule : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » prononcée à la Chambre le 4 mai 1877, l'année même où est rédigé « Nos Avocats de village ».

2 Mariages.

3 Association administrant les bâtiments religieux dans une commune.

après la messe et que, faute de pluie pendant huit jours, la récolte avait été grillée. C'est lui qui porte le dais aux jours de procession ; c'est lui... Comment voulez-vous que notre avocat de village ne soit pas considéré ? Le député de l'arrondissement dîne avec lui, et après chaque repas pince la taille à la bourgeoise en la félicitant de la manière dont elle vous habille une tête de veau dans son cuir ou un gigot dans son jus.

Vous savez que le grand chemin de communication n° 13 passera au village de P... et s'écartera de plus de six cents mètres du premier tracé approuvé par la préfecture. Pourquoi ? Demandez au père Germain.

Vous savez que le chef-lieu de canton dont dépend la commune de P... avait le numéro 1175 pour la recette du ruraliste, et le n° 2289 pour une brigade de gendarmerie. Le chef-lieu de canton qui dépend... dont dépend la commune de P... aura recette ruraliste et gendarmerie avant un mois. Pourquoi ? Demandez au père Germain.

L'Église de P... avait obtenu 900 fr. il y a trois ans ; elle aura encore 500 fr. cette année. Pourquoi ? Demandez au père Germain.

Et puis, si ça marche bien aux prochaines élections, les impôts seront diminués, et quand le petit empereur¹ montera sur le trône, il les enlèvera tout à fait. Vous avez l'air surpris et voudriez des explications ? Demandez au père Germain, avocat du village de P... Le père Germain n'en craint pas beaucoup pour la politique. Ah ! il fait de la politique ?... Mon dieu ! oui ; entre deux *oremus*² ou à la sortie de la messe, il invite quelques amis et leur traduit en patois les vociférations de *L'Ordre* et du *Petit Caporal*³. Il enseigne que ce sont les républicains qui sont responsables de la perte de l'Alsace et de la Lorraine ; que si l'empereur n'était pas prêt en 1869, c'est parce que les républicains lui avaient refusé le crédit nécessaire pour former la mobile.

Il arrive parfois que l'aîné des Vincent – celui qui a fait la campagne – veut contredire le père Germain et fait observer que les républicains n'avaient pu ni décider la guerre, ni organiser des troupes, ni empêcher que l'empereur les organisât, puisqu'ils ne formaient pas la majorité du corps législatif. – Le père Germain

1 Il s'agit de Victor Napoléon, prétendant au trône impérial à la fin des années 1870.

2 Mot prononcé par le prêtre à la messe, invitant à prier avec lui.

3 Périodiques bonapartistes.

n'entend pas de cette oreille, et le rouge lui monte au visage : « Tu finiras mal avec tes idées, M^e Vincent ; mais ta radicaillle ne nous effraie pas ; ne sois pas si bavard ; il pourrait t'en cuire. Du reste, j'aurai l'œil sur toi pendant la période électorale ! »

Et le père Germain entraîne ses auditeurs à la porte de la mairie, et il lit aux paysans le *Bulletin des Communes*. « Mes amis, le *Bulletin des Communes* – « menteur des communes » – est le journal du gouvernement ; c'est le seul que vous devez croire. Vous voyez qu'il ne se gêne guère avec les 363 députés qui voudraient le retour de la Commune. Il y a 363 républicains, et il y a 36.000.000 de Français. Le Maréchal¹ a mis dehors ces 363 brigands, et il les renverra de nouveau s'ils sont encore élus, ce dont le bon Dieu nous protégera ! rentrons au cabaret et buvons au retour des 18 années de prospérité de l'Empire ! » – On est au cabaret ; les verres se vident et le père Germain continue : « On vous trompera toujours comme de pauvres dindonneaux que vous êtes ; vous vouliez croire ce grand coquin de Vincent, lorsqu'il vous disait que le petit prince a fait alliance avec le clergé, et que nous reverrions les dîmes et les corvées. Mensonge, mes bons amis, si le petit prince est allé voir le pape, c'est contre le gré de ses parents, et sa mère l'a mis au pain sec pendant trois jours (sic). Le clergé ! allons donc ! nous n'en voulons pas, et pour dissiper toute inquiétude, vous saurez que dans quelques mois le prince impérial épousera la fille de... C'est ce grand jour qui nous débarrassera de tous les républicains qu'on enverra en Calédonie se faire manger par des sauvages. Gare aux communes qui n'auront pas bien voté ! Je ne dis pas cela pour notre commune, qui a toujours bien marché. Allons ! mes amis, buvons et répétons notre couplet de ralliement :

La vieille louve enragée,
C'est la Révolution.
Avec ses griffes elle a renversé :
Napoléon de son trône.
Non ! non !... notre foi n'est pas morte
Louve nous te tuerons ;
Nos fusils à la main, mes gars,
Frappons à la bête maudite !
Sus aux républicains !

1 Il s'agit du Maréchal Mac-Mahon, président de la République de 1873 à 1879.

.....

Mais, il y a quelques jours, le village de P... était en émoi. Un bruit étrange circulait : le père Germain avait reçu 10.000 fr. pour faire voter pour le candidat bonapartiste, lors des dernières élections.

L'aîné des Vincent réunit ses voisins chez lui, et il leur tint ce langage : « Mes amis, nous jouons un rôle de dupes ; le père Germain est payé pour nous arracher nos votes ; chacune de nos voix lui rapporte une belle pièce d'or ! »

Alors les imprécations commencèrent :

– Il fallait bien qu'il fût grassement payé pour venir trois fois par jour nous enlever les bulletins déposés par notre maître.

– Aussi, il faisait le monsieur. Tenez, plus de deux mois avant les élections, il donna son tablier de cuir au Petit-Jean.

– Et puis, avec tout ce train-train, il trouvait toujours le moyen d'offrir à boire sans souffrir qu'on lui rendit la politesse.

– Et comme il nous surveillait le jour du vote !

– Il n'était jamais en repos. On eût dit un loup-garou courant d'une maison à l'autre, nous suivant derrière nos charrues son journal à la main ; parlant des moissonneuses et des faucheuses que le bon député nous donnerait, mais toujours avec sa politique, tellement bien que les gens de V... se moquaient de nous en demandant des nouvelles du PÈRE DE LA POLITIQUE.

– Le misérable ! j'avais refusé ses bulletins, et il est allé dire à ma vieille mère que je finirais mal. La pauvre femme, ça lui a donné un tel coup qu'elle ne s'en est pas relevée.

– Ce n'est pas étonnant qu'il ait acheté la terre des Jandinets. Ses écus lui brûlaient les doigts. Dames ! il ne marchanda pas. Quand l'argent vient si facilement, on ne regarde pas à deux fois pour le faire valser.

– Gredin de Germain qui se moquait toujours de la vieille Ribeau de Pont-des-Fûts parce qu'elle vit de rentes acquises dans sa jeunesse par sa mauvaise conduite. Vilain hypocrite ! Il disait que l'argent qu'on doit à son déshonneur ne profite pas. Cette femme a vendu son corps parce qu'elle avait besoin de pain ; Germain a vendu sa conscience, et les nôtres, hélas ! et il avait de quoi vivre. Germain ne vaut pas la Ribeau de !

L'aîné de Vincent reprit la parole : « – Les injures ne servent de rien. Germain est un être méprisable, car l'homme qui vend sa

conscience au poids de l'or ne vaut pas le plus infime des chiens de bergerie. Notre ancien avocat vous disait en 1870 que la République ne durerait pas trois mois, et elle existe depuis sept ans ; il vous disait que les républicains étaient tous ruinés, et les députés de la Chambre qui a été dissoute, pris individuellement, sont deux fois plus riches que leurs adversaires politiques. Dans notre arrondissement, il y a plus de vingt républicains qui sont millionnaires. Ayez confiance, et si quelque « Germain ose encore vous vanter les bienfaits du régime néfaste qui a failli perdre la France, dites-lui qu'il faut que sa cause soit bien mauvaise pour qu'on le paie aussi cher pour parler. » Les commérages continuent, mais le prestige du bonhomme Germain a disparu. Puisse cette petite histoire aider les gens de nos campagnes à reconnaître et à démasquer ceux qui sont payés pour les tromper !

Habitants des campagnes, méfiez-vous de l'avocat de village ; c'est la bête malfaisante qui ne craindrait pas de vous exciter à renouveler le crime d'Hautefaye¹ au cri de : « Vive l'empereur ! »

Méfiez-vous de l'avocat de village !

LOUIS DUBUT

1 Fait-divers criminel survenu le 16 août 1870 à Hautefaye en Dordogne, pendant lequel la victime, Alain de Monéys, est lynché à mort par un groupe de paysans bonapartistes.

SILENCE !¹

Il est mort !

Gambetta est mort ! Il est mort celui dans lequel la France écrasée sous la botte du vainqueur avait mis ses légitimes espoirs ! Il est tombé sous les ricanements de l'Allemagne triomphante !

Un immense hosannah a retenti de l'autre côté du Rhin. Gloire à Bismarck ! Dieu et le diable sont avec lui !

Illuminez votre palais, empereur Guillaume ! Que les étendards flamboient sur vos cathédrales ! que les fifres et les tambours sonnent la victoire ! Que les lourds soldats, ivres de bière, entraînent dans la danse les filles aux cheveux d'or !

Pour la seconde fois, les aigles noirs triomphent !

Les casques brilleront encore au pays conquis ; l'Alsace et la Lorraine pleureront encore !

Il est mort !

Ce mot : REVANCHE, écrit par lui en lettres de sang sur le front de la Vaincue n'effraiera plus le chancelier de fer.

Il est mort !

La République, veuve de lui, regarde, attentive, désespérée.

Que diront-ils, les autres, quand de retour de leur fond de province, ils verront la grande place vide ?

– La République est menacée ; la parole est à l'orateur ?

Silence !

– La France va mourir. Pour la troisième fois, la parole est à l'orateur ?

Silence !

Qui donc osera gravir les degrés de la tribune déserte ? Quel

1 Paru initialement dans *Le Chat noir*, le 6 janvier 1883.

audacieux pour raffermir les courages et rappeler la patrie au devoir ?

Rien... Plus rien... Gloire à l'Allemagne !

Il est mort !

Il emporte le deuil de la République, et voici venir derrière lui la statue du silence, éternelle, implacable !

Il est mort !

DUBUT DE LAFOREST.

1^{er} janvier 1883.

*

Les événements ont justifié et même dépassé nos prévisions. Des ordres d'achats tous venus de Berlin inondent le marché public. À la Bourse, on craignait la baisse, mais l'Allemagne ne veut pas que la perte du grand citoyen coûte un sou à la France. L'empereur Guillaume et Bismarck sont en gaieté et ils nous jettent quelques poignées d'or qu'ils nous ont pris pour nous défendre de nous souvenir et de pleurer. C'est leur manière à eux de supprimer le cadavre.

Nous ne sommes pas dupes.

À l'heure où paraîtront ces lignes, une manifestation nationale aura lieu dans Paris, au nom de la France et de la République : Il s'agit de savoir si M. l'Ambassadeur d'Allemagne aura l'impudeur d'y prendre part.

D.L.

MIMI PAN-PAN¹

Voici une petite histoire de mœurs parisiennes que je livre aux méditations de toutes les jeunes femmes du Faubourg Saint-Germain et des Batignolles, – grandes dames pour de bon, bourgeoises boutonnées, épouses de concierges, actrices sérieuses en ménage, épicières, – femmes mariées enfin qui se lamentent, depuis le Jardin des Plantes jusqu'à la rue Gérardo, sur les infidélités conjugales.

Tous les ans, au moment où le soleil colle le bitume aux semelles des pauvres bougres attardés devant la terrasse de Tortoni², la baronne Aimée de l'Espine, une grande jeune femme aux yeux noirs, très brune et un peu pâle, dit « au revoir » à son hôtel de la rue de Varennes. En compagnie de son seigneur et maître, le baron Jean, elle va et vient des stations thermales à la mer, et de la mer à ses terres du Poitou. La baronne aime le bal, les fêtes de charité, le bois, le théâtre, le cirque, tout ce qui séduit une mondaine. Elle est intelligente et douce, dévote ce qu'il en faut : chaque dimanche, au coup de midi, douze minutes, à *la paresseuse*, à Saint-Étienne-du-Mont. Le baron Jean de l'Espine est un vigoureux gentilhomme, un hercule à barbe blonde, grand chasseur de sangliers, l'un des habits rouges³ les plus distingués du concours hippique. Lui, trente-deux ans ; elle, vingt-sept ans : tous les deux généreux et tendres, indifférents de la politique, souriant aux fureurs des douairières aigries, se moquant des blasphèmes et des complots des gens de petite noblesse, des gens sans noblesse même, qui seraient leurs valets demain, si le Roy revenait. Le glorieux passé des ancêtres qui chante parfois dans leur mémoire, les console de leur isolement voulu : ils se disent, sans amertume,

1 Paru initialement dans *L'Échos de Paris*, le 12 mai 1884.

2 Célèbre café parisien du XIX^e siècle situé à l'angle du boulevard des Italiens et de la rue Taitbout.

3 Cavalier pratiquant les courses d'obstacles, qualifié ainsi en raison de la couleur de sa veste.

que la légende a vécu. Cinq années de mariage ; deux babys et des rentes, à l'instar de M. Mackay.

M^{me} de l'Espine est plus jolie que jamais avec ses cheveux qui, au matin, se déroulent comme un manteau sur la batiste fine teintée de la couleur des chairs ; avec ses grands yeux qui plus encore que ses diamants, les soirs de bal, font de la lumière autour d'elle.

Et le baron Jean a une maîtresse !...

Quand elle apprit que son mari la trompait, Aimée pleura. Puis, se faisant violence, elle se raidit contre la douleur n'ayant dans l'âme aucune pensée de vengeance.

– La maîtresse de Jean est une cocotte, murmurait-elle, toujours.

... Est-ce qu'elles auraient vraiment quelque chose de plus que les femmes du monde, les cocottes ?...

– Suis-je donc si laide ? fit-elle, un soir, en s'approchant de la glace de sa chambre.

Elle se vit jolie. Tout à coup, un éclair brilla dans ses yeux :

– Une idée ?... Oh ! non, je n'ose pas... Cependant... Allons !... Du courage... Mon bonheur est en jeu...

Alors la baronne se souvint d'une de ses anciennes amies du couvent qui exerçait la profession d'horizontale de grande marque, en plein quartier de l'Europe. À Poitiers, au Sacré-Cœur, Aimée avait compté au nombre de ses camarades les plus intimes une certaine demoiselle Julia Darnal, la fille d'un officier. Orpheline, sans fortune, Julia était devenue lectrice dans un château, puis institutrice, puis receveuse des postes. Bref, après avoir passé par les divers états de la vie, M^{lle} Darnal, amante délaissée, débarqua à la gare d'Orléans, pour livrer bataille et gagner son pain, à la honte de son corps. La douce Julia de Poitiers, se nomme Mimi Pan-Pan de son nom de guerre ; elle habite un charmant hôtel rue de Constantinople.

Elle est, dit-on, l'âme damnée de l'orgie parisienne.

Parfois, il est advenu que les pensionnaires du Sacré-Cœur se sont rencontrées à l'Église, au Bois, à l'Hippodrome. Lorsque vers l'allée des Poteaux, deux calèches se croisent, une femme rougit dans la voiture armoriée ; une fille devient aussi pâle qu'un linge, aussi tremblante qu'un caniche frileux, dans l'autre voiture. Un monde les sépare pour toujours ; le malheur les a rapprochées un

soir. Julia, qui était maman aussi, lors de son arrivée à Paris, a eu besoin d'une centaine de francs pour l'aider à enterrer sa fillette. C'est la baronne elle-même qui est bravement venue jusque dans la mansarde que Julia occupait, rue Véron. Pas une parole, devant les cierges éclairant la petite morte. Une poignée de main silencieuse d'amie à amie pour réchauffer l'aumône ; un baiser de sœur, donné dans l'un de ces attendrissements de femme et de mère qui sont le meilleur de la vie... La charité humaine !...

Le temps a marché.

Hier encore, la baronne et Mimi Pan-Pan étaient deux étrangères.

Les voici rapprochées.

Après de grandes hésitations, forte de son amour, de l'impérieux désir de reprendre le mari qu'on lui vole, M^{me} de l'Espine a écrit le billet suivant :

RUE DE VARENNES

Vendredi.

À M^{ME} MIMI PAN-PAN,

Rue de Constantinople.

Madame,

Ma démarche vous paraîtra étrange, invraisemblable. Je suis malheureuse ; je pleure ; je souffre. Mon mari me trompe avec l'une de vos pareilles. Pardon... Vous êtes intelligente, je le sais. Vous me respectez assez pour ne pas rire de ma douleur... Eh bien, je vous demande un grand service. Me voyant délaissée, je m'interroge et je cherche en vain la cause de l'abandon injurieux de M. de l'Espine. Je suis jeune, mes traits ne sont pas flétris. Qu'avez-vous donc, vous autres, de plus que nous ?... Julia, parlez avec votre cœur que rien ne peut corrompre.

L'ancienne camarade de Julia,

BARONNE AIMÉE DE L'ESPINE.

Mimi Pan-Pan avait du monde chez elle, quand, dans la soirée d'hier, elle reçut la lettre qui sentait bon. Tout d'abord, elle éclata de rire ; puis, au souvenir de la bienfaitrice, elle devint presque grave. Son amant, un des rares coulissiers qui aient gagné au krach, lui proposa une partie quelconque : elle refusa très carrément.

– Mon gros Loulou, je veux répondre à une amie de pension.

Le coulissier eut un rire goguenard, il fit un geste polisson qui indigna la fille :

– Vieux... hein !... Non, ce n'est pas ce que tu crois... Tu n'y es pas... Va prendre un bock à la brasserie... je te lirai ma lettre quand tu reviendras... je ne tairai que le nom de la destinataire.

À onze heures, le coulissier entra dans la chambre de sa maîtresse qui, debout, à la lueur des lampes, les yeux rouges, lut ce qui suit, en cachant l'enveloppe de la lettre :

À MME LA BARONNE AIMÉE DE L'ÉSPINE

En son hôtel,

RUE DE VARENNES.

Madame,

Votre demande m'a fait sourire d'abord ; mais, la réflexion aidant, elle m'a profondément troublée. Je vous écris sous le coup d'une émotion d'autant plus vive qu'à cette heure le passé se lève devant moi... Ne parlons pas du passé. Vous êtes malheureuse ; je ne songe qu'à vous et je souffre devant cette larme qui a mouillé votre signature.

Les femmes de votre monde, Madame, ne pensent pas toutes comme vous.

Elles prennent gaiement leur parti des infidélités conjugales ; quelques-unes même, – si j'en crois les ragots, – ne sont pas inhabiles dans l'art des terribles revanches.

Oui, nous sommes vos rivales.

Si la lutte est un amusement, lorsqu'il s'agit de conquérir un vieux gâteux, ou un jeune homme sans

le sou, qui a épousé une douairière laide, riche et affolée d'amour, la bataille est autrement intéressante, quand il faut arracher à une femme élégante et jolie le mari qu'elle aime et dont elle est aimée.

Pourquoi donc le baron a-t-il cherché ailleurs ?

Voulez-vous me permettre, Madame, d'oublier pour un instant que vous êtes en cause ? Je parlerai d'une manière générale et je serai plus libre ainsi.

L'homme est obligé d'être respectueux avec sa femme ; et l'homme a toujours en lui – entendez-moi bien – une bête qui gronde. Votre pudeur le charme, tant que durent ces instants si courts appelés sottement : la *Lune de miel*, lorsque tout y est flamme et passion. Plus tard, le mari a des désirs qu'il n'ose pas soupirer à votre oreille chaste, et il vient chez nous à cause de notre impudeur.

La bête gronde ; elle hurle. Nous lui vendons les ivresses de la sensualité ; nous sommes des inventeurs, Madame, des inventeurs qui inventent toujours.

Si, au lieu de m'adresser à une femme que je respecte, n'ayant plus le droit de l'aimer, – je correspondais avec une dépravées du grand monde, j'enlèverais les voiles et je montrerais le tableau effrayant des perversités qui germent dans le cerveau de nos clients. Au près d'eux, les Romains de la Décadence étaient de petits garçons, même cet empereur célèbre par les *Pisciculi*¹ de sa baignoire, même ce Néron trouant de sa lance les chairs d'un esclave mâle. Et les Parisiens les plus vicieux sont encore de la Saint-Jean, à côté des étrangers, des produits exotiques qui nous paient avec des roubles, des florins, des livres et des dollars... ou des insultes.

Nous sommes les horizontales et les agenouillées. Autrefois nous étions les lionnes et les cocottes.

Non, je ne veux pas vous donner nos secrets. Croyez-moi : Gardez cette odeur naturelle de fleur et de femme, de verveine et de jasmin qui est en vous,

1 « Petits poissons », qualification donnée aux jeunes gens avec qui se baignait l'empereur Commode, selon Suétone.

que j'ai perdue, hélas ! et que les flacons de toilette ne sauraient me rendre.

Dites-vous, madame, dans votre infortune, que le catéchisme de la luxure n'apprend rien de sain, rien de joyeux, rien de durable.

Dites-vous, enfin, que si nous prenons vos hommes jeunes encore, c'est pour apaiser la bestialité qui est en eux et qui vous ferait horreur.

Plaignez-nous, madame, et ne nous imitez pas.

Votre indigne et respectueuse servante,

MIMI PAN-PAN

Pour copie conforme :

DUBUT DE LAFOREST.

CHRONIQUE DE PARIS¹

Vous est-il arrivé, au milieu de la lutte pour vivre, de rencontrer un de ces individus sans entrailles qui sont la honte d'un peuple civilisé, un de ces gourmands enrichis dans les affaires, dont toute la vie se règle par Doit et Avoir ? Ces êtres ont une plaque de fer à l'endroit du cœur. Pour eux, les larmes, les angoisses, les prières ne comptent pas. Sans tressaillir, ils regardent une femme qui s'agenouille, un homme qui pleure. N'ayant jamais pleuré, – comme il n'y a pas d'entrepôt général des larmes, – ils sont incapables de comprendre les désespérantes tristesses. N'ayant jamais aimé, ils s'étonnent qu'une bête créée au monde oublie son propre malheur et se sacrifie pour apaiser les cris de désespoir de ceux qu'elle aime la bête.

Non, ils ne voient pas ; ils ne savent pas. Ils passent dans la rue, sur nos boulevards, la nuit, tout seuls, comme des chiens errants et ils se garent !... Tout autour d'eux grondent les menaces et sifflent les cravaches. Là-bas, dans les ombres, ils donnent des ordres : les huissiers marchent et ils ruinent, sans merci, le pauvre monde des travailleurs de l'esprit et du corps.

Si l'on peut les détruire, les sans-cœur, les dévorants, tout est bon, le coup de botte du Prussien, les maladies effrayantes, le choléra lui-même.

Dès que la *Camardé*² les saisit, ils valent enfin quelque chose. Ils sont comme les porcs ; ils ne font de bien qu'après leur mort. Devant leurs cadavres refroidis, à la lueur des cierges, vibrent les chants de délivrance et d'allégresse. Les porcs donnent des boudins, et, parfois, la trichine ; eux, ils laissent de l'argent, et toujours de la honte.

Riez !... riez !... Ils sont morts !... Les vers n'ont rien à faire. L'œuvre de destruction est déjà accomplie. Vivants, ils déshonoraient Paris ; ils infectaient la terre. C'est de la

1 Parue dans *L'Échos de Paris*, le 4 août 1884.

2 La mort, représentée par un squelette.

pourriture animale qu'on emporte dans des boîtes à ordures : ces cercueils-là, ne les saluez pas !...

*

Mais, s'écrient toutes ces dames, non pas au salon, mais aux bains de mer, vous vous emballez, monsieur ?... Oui, et pour cause. L'histoire parisienne que je veux vous conter est vraie : elle est simple et terrible, comme la vie.

Il y a trois jours, un de nos jeunes confrères a vu ses meubles saisis, par les ordres de son créancier, un négociant millionnaire de Paris. La somme due était minime. L'homme de lettres, – non pas pour lui, mais à cause de sa mère malade, – a imploré sa grâce.

Voyez-vous cet artiste suppliant le triste sire !... On aurait envie de pleurer ou de gifler.

Un délai d'un mois, pas plus. Le marchand n'a rien entendu.

Notre confrère travaillait dans la chambre même où sa mère se mourait doucement, quand l'huissier, un gros type à favoris et à figure rougeaude, s'est présenté, escorté de deux individus, d'un vieux et d'un jeune, d'un jeune qui tremblait, comme une feuille, un soir d'orage, devant l'autre jeune.

Remarquez bien que si le pauvre diable n'avait pas eu l'honnêteté chevillée dans le ventre, il pouvait envoyer à l'ours¹ le créancier immonde, en se plaçant sous la redingote d'un de ses amis. Il lui suffisait d'aller trouver son brave garçon de propriétaire et d'établir un bail à terme, au nom d'un camarade aisé. Ni vu, ni connu, je t'embrouille. Le système se pratique carrément tous les jours ; mais le système lui a répugné. L'en blâmez-vous ?...

L'huissier a saisi. À son départ, la vieille femme était un peu plus malade : elle en serait morte, si les amis n'étaient venus au secours. On s'est mis plusieurs ; on a payé. L'homme de lettres gardera sa table et nourrira sa mère.

*

1 Argot : éconduire brusquement.

C'était pas la peine, assurément... Si l'histoire d'avant-hier peut se renouveler demain, et cet article sera payé mille fois sa valeur, s'il empêche un gros négociant d'assommer un journaliste.

Un de nos ministres de l'instruction publique, généreux, disait à ses huissiers de service : « Aujourd'hui, je ne recevrai personne, excepté les hommes de lettres qui ne peuvent pas attendre. »

C'est là une douce et fière parole qui mérite d'être rappelée et applaudie.

*

Le jeune homme de lettres, l'artiste, – tous les artistes, à l'exception de quelques privilégiés, ont des débuts pénibles. Balzac, Dumas père, ces lutteurs géants, n'avaient ni trêve, ni repos : ils connaissaient les tristesses et les rancœurs, mieux que personne. Dumas en riait ; Balzac en est mort, dix ans avant son heure. Zola et Daudet n'étaient pas riches, il s'en faut. Barbey d'Aurevilly n'a jamais gagné d'argent et il a écrit des chefs-d'œuvre.

Diderot, qui pourtant est l'une de nos gloires, a accouché d'une immortelle bêtise, le jour où il a écrit ces lignes : « Au moment où l'artiste pense à l'argent, il perd le sentiment du beau. »

Les femmes ne peuvent pas entretenir tous les écrivains. Il y a des hommes de lettres à Paris qui tiennent à gagner eux-mêmes, sans se déshonorer, le pain de la famille. Les Mécènes sont rares, en temps de choléra. Les soucis de l'argent ne constituent pas un impedimentum¹ à la production artistique. J'en appelle à la mémoire de Théophile Gautier, ce grand artiste qui fut pauvre ; à la mémoire de Millet, ce maître des peintres, qui est mort de misère.

Au milieu de la fièvre intellectuelle, l'écrivain peut songer à l'argent sans cesser d'être artiste. Alors, il jugera le métal et il aura un peu plus de haine et de mépris vengeur contre ceux qui l'accaparent. Son fouet cinglera plus vite et plus fort.

Il faut que notre camarade se dise toutes ces choses et qu'il puise dans son âme meurtrie la vaillance et la surexcitation nécessaires aux grands labeurs. Michelet l'affirme : on ne crée rien de remarquable, sans être surexcité. Quand des larmes

1 Frein, entrave.

rouges de sang tombent dans l'écritoire, c'est le moment de se mettre à l'œuvre ; quand la main est tremblante de rage ou de douleur, on fait bonne et rude besogne.

*

Au travail, ami ! Qu'une flambée de soleil t'éclaire !...

Et puisque ton bras ne pouvait s'armer d'un marteau et briser un crâne, taille dans le vif avec ta plume ensanglantée. Va, frappe dur !... Dis-toi bien que ton homme engraisé ne te vaut pas, qu'il ne boira jamais de nos vins dans nos verres ; que cet ami des huissiers est indigne de comprendre nos raisonnements, nos ivresses, nos joies, notre fierté. Dis-toi que ce barbare fait l'amour comme une brute. Donne-nous une étude charmante et vivante, une de ces œuvres qui troublent l'esprit et réveillent les sens. La femme de ton créancier lira ton livre, et, charmeur, tu prendras la femme, si elle est jolie !

DUBUT DE LAFOREST

UN AVOCAT DE VILLAGE¹

Si quelqu'un se sentait assez hardi pour ajouter un chapitre à l'œuvre toujours incomplète de la *Comédie humaine*, cet homme à la foi robuste autant que téméraire aurait le devoir de réserver une place d'honneur aux avocats de village.

Un certain nombre de départements sont encore teintés de noir sur la carte de l'instruction publique, et c'est ce deuil déshonorant qui fait la force des maîtres en l'art de bien dire. Ces demi-dieux savent lire, écrire et compter ; leurs voisins ne savent ni lire, ni écrire, ni compter. Rois par l'instruction, ils ont une sainte horreur de tout ce qui pourrait mettre les autres à leur niveau. Quoi qu'il en soit, leur royauté éphémère perd chaque jour de son prestige, et l'époque n'est pas lointaine où le bon sens qui menace d'envahir la campagne les jettera à bas de leur trône.

Le père Mathurin, conseiller municipal et propriétaire à la Croix-du-Jarry est la personnification la plus éclatante de l'avocat de village.

Svelte et rusé comme un brochet de rivière, le bonhomme touche à la soixantaine. Il n'a rien perdu de sa verdeur. Ses lèvres sont toujours riantes et les clignotements de ses petits yeux gris ne disent point qu'il est sot.

Brave Mathurin ! s'il voulait laisser là un peu de son orgueil, que lui manquerait-il pour être parfait ?

— On verra bien.

Il tient du paysan et du bourgeois ; il est pratique avant tout. Quand il a dû se placer, il a choisi une compagne utile : une fille au large rire, aux lèvres vermeilles, aux hanches assez solidement établies sur la défensive pour permettre à son épousée de porter gaillardement ses enfants.

1 Paru dans *La Vie Moderne*, le 22 avril 1888/

Le ménage a prospéré et l'avocat ne se cache nullement pour affirmer que *môssieu son fils et mam'selle sa fille* n'auront pas à supporter les morsures du soleil.

Dame, le père Mathurin a amassé une honnête aisance. Il n'en est pas plus fier pour cela, allez ! – Tout ce qu'il fait, c'est pour rendre service. On parlait de le nommer maire de la commune de Nègre-Combe. Sa modestie s'est effarouchée... Il veut rester dans son village. Miséricorde divine !... Combien de gens seront heureux d'accepter la place... On insiste. Bonté du ciel !... Il ne demande rien... au fait, s'il peut rendre service... Ce n'est pas l'intérêt qui le guide... Il n'y a rien à gagner... De la dépense pour recevoir M. le sous-préfet... De la dépense pour régaler les conseillers municipaux... Ce serait un va-et-vient continu de la Croix-du-Jarry à Nègre-Combe... Enfin... on s'adresse à son dévouement... Il ne dit pas non... Il verra à quoi s'en tenir, lors des prochaines élections... s'il peut être utile ?... autant lui qu'un autre, n'est-ce pas ?...

La maison de l'avocat est située au milieu du village. Elle a l'air d'une coquette enrubannée de la vigne séculaire qui l'enlace dans une vigoureuse étreinte... Ah ! les bons et beaux rameaux à grappes d'or et comme je les préfère à ces plantes grimpanes dites d'ornement amoureuses peut-être, mais étioilées au premier soleil !... Et ces jolis contre-vents verts et ce sol pavé et sablé !... Tout cela a un ton de gaieté qui fait oublier les charrières voisines où l'on s'enfoncé jusqu'à la cheville et les échoppes enfumées où les femmes pleurent et où les enfants se sentent mourir.

Mathurin est chez lui et bien chez lui, le grand pré que vous voyez au bas du côteau, il l'a acquis depuis vingt ans ; cette châtaigneraie qui joint la route, c'est l'héritage d'un sien oncle. Il s'est mis au large en achetant ce jardin dont les haies verdoyantes laissent pointer çà et là des néfliers aux têtes printanières.

Pénétrons dans son intérieur. Tout y est propre et bien rangé. Des branches de buis bénit entourent une quantité innombrable de photographies à cadre multicolores. Au milieu de ces souvenirs apparaît radieux le portrait – en pied et à l'huile – du caporal Mathurin.

Notre avocat a une influence qui ne connaît pas de limite. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ?... – C'est lui qui règle les petites contestations entre propriétaires ; c'est lui qui fait les lettres adressées aux militaires par leurs parents ; c'est

lui qui est le factotum de tous les *conjugo* en préparation ; c'est lui qui apaise les rivalités des familles au sujet des partages ; c'est lui qui ramasse l'argent des messes destinées à combattre la sécheresse... Les messieurs le saluent respectueusement ; maire et conseiller général s'arrêtent pour lui parler ; le député de l'arrondissement dîne à sa table et, après chaque repas, pince la taille à sa *demoiselle*, en la félicitant de la manière dont elle *habil*le une tête de veau dans son cuir ou un gigot dans son jus...

Comment voulez-vous que notre avocat de village ne soit pas considéré ?...

... Vous savez que le chemin de grande communication n° 17 passera à la Croix-du-Jarry et s'écartera ainsi de plus de six cents mètres du premier tracé approuvé par la préfecture ?... Pourquoi ?... Demandez au père Mathurin.

– Le brave homme !

– L'aimable voisin !

– L'excellent ami !

Il est franc comme l'or et plus gai qu'un pinson ! Quelle science ! quelle modestie !...

On ne tarit pas d'éloge sur le compte de Mathurin. C'est à qui pourra narrer une histoire tournant à son avantage. À une noce, sa chaise touche à celle de la mariée ; à un enterrement, c'est à lui que revient l'honneur de faire boire les porteurs et de distribuer les gros sous, à un baptême, le nouveau-né aurait des coliques, si la marraine étant jeune et jolie ne lui laissait prendre ses droits... sous les cloches.

Pour lui, l'art de guérir n'a plus de secret. Son code ? Il le connaît mieux que sa poche.

Dans les longues soirées d'hiver, tout en égrenant des *panouilles* de blé d'Espagne, ou en cassant les noix, on en pelant les châtaignes, l'avocat parle. Sur quoi ? Sur tout. Aucune question ne l'embarrasse ; aucun sujet ne lui est étranger. On l'écoute silencieusement lorsque la flambée rayonne sur son visage, le père Mathurin est comme transfiguré. Ses petits yeux gris sont éclatants comme des braises... Ce n'est plus le paysan, ce n'est plus l'homme des durs labours, c'est le prophète du pays !... Il parle, et pendant que la vieille horloge tinte l'heure du repos, grands et petits font du bruit pour étouffer cet appel indiscret... on voudrait l'entendre parler encore...

– Ces soirs-là, le père Mathurin rentre tout radieux au logis. Il s'approche du portrait du caporal de la 3^o du 2. C'est plaisir de le voir tapoter sur la toile enluminée et de l'entendre dire : – « Hé ! caporal Mathurin, tu n'es pas resté en arrière... Les prés du Châtenet, les vignes de la Fontaine-du-Prince, les terres de la Roulée, tout cela est à toi... Tu es le premier du village... Tu en dis bien souvent plus long que tu n'en sais, mais les badauds ont confiance en ta parole... Tes voisins ne savent rien ; ils ne sauront jamais rien... Hé ! caporal ! Tu es le roi du pays... On te salue et l'on te vénère... Tu seras toujours le maître !... »

À ces moments d'expansion, l'avocat a des larmes dans la voix ; il se revoit dans sa jeunesse ; il lui semble que la toile est vivante et qu'un regain d'orgueil illumine les bonnes joues d'autrefois...

– Infortuné Mathurin !... Tout a un terme en ce monde.

Hier, je le vis passer, la tête haute, le geste onctueux, recueillant sur son passage des marques de sympathie et de déférence.

Il s'assit à l'ombre des chênes qu'il a plantés, la face tournée vers sa maison pour ne pas perdre de vue ses prés, ses vignes et ses terres.

Tout-à-coup, un nuage assombrit son front ; il devint rêveur... Un enfant qui revenait de l'école avait oublié son petit panier d'osier... le père Mathurin aperçut des livres... une grammaire, une arithmétique, une géographie... Il se prit à penser qu'il savait bien peu de choses... que le petit garçon qui allait à l'école deviendrait un jour plus savant que lui... Il eut un mauvais sourire... Lui faudrait-il abandonner l'espoir d'être maire de Nègre-Combe ?... Il ne serait plus écouté, le soir, autour du foyer... on ne viendrait plus le consulter... L'avocat de village sentit son cœur défaillir ; ses petits yeux lancèrent des éclairs de colère... Il perdait la tête... Il interpella les livres pour leur demander de quel droit ils venaient troubler la paix d'un honnête homme... Il leur cria qu'il voulait rester le maître de son village... qu'il avait été caporal... qu'il avait du bien à lui... Et comme les livres ne répondaient pas, il les mit en lambeaux en disant : – « Au moins, ça retardera d'autant. »

Alors le père Mathurin eut honte de sa sottise et de son orgueil. Lui, si fier d'ordinaire, il évita les saluts de ses voisins, il prit le grand détour de la Mare-aux-Herbes et revint à la Croix-du-Jarry l'oreille basse, les dents serrées, maugréant contre ceux

qui font les livres, contre ceux qui les vendent et surtout contre ceux qui les achètent.

... L'affaire a fait du bruit et Mathurin a perdu toute autorité.
Pauvre père Mathurin ! Pauvre avocat du village !

LOUIS DUBUT

POISONS MONDAINS¹

Bien que le Conseil d'État, au mois de mai dernier, ait ratifié un décret du ministre de l'intérieur rendant impossible à un pharmacien l'exploitation de son diplôme, parce que ce pharmacien avait vendu à deux clientes de la morphine pour trente-trois louis – le poison aimable, le poison « sélect », le Nirvana de nos fins de siècle étend toujours ses effroyables ravages.

Il y a, en France, cinquante mille amateurs, et ce nombre est dépassé par l'Angleterre et l'Allemagne. On a dû construire des hôpitaux spéciaux à Londres et à Berlin ; mais l'Amérique dame encore le pion aux initiés de la vieille Europe : là-bas, les établissements multiplient et rayonnent.

Ah ! il doit être fier M. Wood, le médecin anglais qui institua l'usage de la morphine en injections hypodermiques ! Ils doivent être fiers les majors prussiens qui, pendant les batailles de 1866 et de 70, employaient la méthode stupéfiante contre toute sensation anormale et perdaient lunettes et diagnostics sous les phénomènes d'une ivresse inconnue ! Oui, le docteur Wood et les médecins allemands ont le droit de s'enorgueillir – eux ou leurs ombres – car jamais artistes ne contribuèrent si bien à abrégier les voyages sur notre gracieuse planète !

Et, autour de l'astre Morphine, dont les torrents de lumière se transforment en ruisseaux de sang et en voiles de deuil, gravitent des constellations de premier et de deuxième ordre : la Turquie a ses mangeurs d'opium ; la Chine, ses fumeurs ; les jeunes Américaines du midi roulent des cigarettes de thé ; celles du nord aspirent le gaz du pétrole brut ou naphte ; l'Irlande a ses buveuses d'éther ; l'Algérie, ses buveurs d'absinthe ; les Orientaux adorent le haschish ; les Norvégiens goûtent la strychnine ; les Congolais mangent de la poudre ; des dames

1 Paru initialement le 22 juin 1890 dans *Le Figaro*.

russes préfèrent le sulfonal et des Allemandes la cocaïne. Chez nous et partout, le tabac et l'alcool ; mais la morphine tient la tête des inébriants, poisons mondains.

*

On se pique, on s'égayé, puis on dort, on se réveille, on souffre ; on est fou ou mort, et les médecins discutent le terme exact.

Levinstein (Allemand) propose « morphiomanie » ; Zambacco (Turc) voudrait « morphéomanie » ; Ball (Français) demande « morphinomanie ». Rapportons-nous-en à M. Ball, sans attendre les verdicts des Quarante du pont des Arts et des Six d'Auteuil-Goncourt.

Tout d'abord, la maladie artificielle se cantonnait parmi les gens du métier et leurs proches – médecins et pharmaciens, garçons de laboratoire et infirmières. Aujourd'hui, le morphinomane est un apologiste et il amène des prosélytes.

STATISTIQUE DU D^R LEVINSTEIN

Médecin en chef à Schæneberg-Berlin

32 médecins	8 femmes de médecins
1 fils de médecin	2 religieuses
2 infirmiers	1 sage-femme
1 étudiant en médecine	1 femme de pharmacien
6 pharmaciens	1 femme d'officier
18 officiers	5 femmes de négociants
11 négociants	4 rentières
3 rentiers	2 professeurs
1 professeur	4 employées
4 magistrats	—
3 propriétaires	28
—	
82	

STATISTIQUE DU D^R G. PICHON

Chef de Clinique à la Faculté de Médecine de Paris

17 médecins 7 étudiants en médecine 5 pharmaciens 3 étudiants en pharmacie 7 ouvriers 3 infirmiers 2 garçons de laboratoire 1 fabricant d'instruments 3 artistes 2 étudiants en droit 2 hommes de lettres 2 négociants 3 propriétaires 2 avocats 2 paysans cultivateurs 1 marin 1 prêtre 1 officier 2 employés de commerce <hr style="width: 10%; margin-left: 0;"/> 66		12 femmes de médecins 4 femmes de pharmaciens 13 femmes du demi-monde 11 ouvrières de toute catégorie 4 infirmières (surveillantes ou filles de salle) 3 artistes 4 femmes du monde 1 sage-femme 2 domestiques 1 religieuse — 54
--	--	---

Vous le voyez : tout y passe, depuis les mondaines jusqu'aux filles galantes, depuis les avocats jusqu'aux paysans et aux ouvrières. Le docteur Pichon, qui s'adresse particulièrement à la clientèle bourgeoise, signale un seul officier dans les 66 cas observés chez le sexe fort ; le docteur Levinstein trouve 18 gradés de l'armée allemande, sur 82 types. Notre armée n'est pas indemne, malgré la statistique du docteur Pichon, et les rapports des médecins militaires constatent une aggravation profonde du mal-Wood.

*

De même que l'hypnotisme amuse les gommeux et les caillettes, ainsi le morphinisme devient une mode, un sport. À Constantinople, les femmes du Sultan mettent sous globe des

aiguilles variées et d'un art infini ; à Paris, les grandes dames possèdent des bijoux-Pravaz, d'élégantes seringues (pardon !) toutes petites, toutes mignonnes, en argent, en vermeil, en or, avec leurs chiffres, leurs armes ; elles ont de merveilleux flacons ciselés où s'illumine la liqueur enchanteresse, des écrins de soie rouge ou de velours bleu, selon l'hiver ou l'été, la couleur des attifaux et des chevelures.

– Madame la baronne est-elle visible ? interroge le vicomte.

– Madame se *pravazine*¹, répond la femme de chambre, un peu stylée.

C'est le five o'clock tea. Des amis et des amies entourent madame, lui disent la fraîcheur de son teint et l'éclat de ses yeux. Elle avait la migraine, et une légère piqûre a dissipé les brumes de son front lilial ; elle était nerveuse, agacée ; elle est gentille, spirituelle, en révélant le secret de sa métamorphose.

– Oh ! ma chère !

– Montrez-moi ça ?

– Mais non... Des imbéciles racontent que c'est très mauvais.

– Je vous en supplie !

– Vous n'êtes pas malade, vous ?

– Moi ? Je souffre à en mourir !

– Eh bien ! la morphine vous calmera.

La morphine les calme ; elles éprouvent des sentiments de béatitude, une ivresse paradisiaque. Bientôt, à ce réveil de l'esprit, à cette surnaturelle joie, succèdent la torpeur et l'engourdissement. Vite, une piqûre ! Le printemps fleurit les visages et les roses... Encore ! Encore !... Des jours et des mois s'égrènent, et les jeunes dames à l'« état de besoin », les empoisonnées du cerveau et des sens, tremblent et balbutient, comme de vieilles femmes. Elles ne reculent devant rien pour assouvir leur passion – cachant la morphine dans les boîtes à poudre, dans les souliers, dans les épingles creuses, en des bobines de fil décachetées et recachetées, en des trésors de luxe intime.

Si vous imposez l'abstinence, elles auront des crises de nerfs, des hallucinations, des idées de suicide et de meurtre ; si vous

1 Néologisme formé à partir du nom de Charles Gabriel Pravaz (1791-1853), inventeur de la seringue à piston, laquelle est utilisée pour l'injection de morphine.

rompez la garde, elles courent, s'il le faut, toutes nues, vers la pharmacie prochaine ; si vous les enfermez au logis ou dans une maison de santé – par les menaces, les blasphèmes et les offres d'argent, par les prières, les larmes et les douleurs – vous les verrez dompter la plus terrible des gardiennes et corrompre la plus fidèle des servantes.

*

Que de folies, que de crimes, que de deuils, ô la Pravaz ! Regardez le dernier cercle oublié de l'Enfer du Dante, les possédés du *delirium tremens* morphinique : Ici, un jeune homme déclare « J'ai perdu mon cœur ! » – et il va, le visage livide, cogne les portes, frissonne au tic-tac des pendules ; là, un vieil officier pleure et gémit, parle de chats qui le griffent, dit que son estomac se divise en deux ; plus loin, une dame ricane, hurle à des monstres assis sur son corps ; elle sent des corneilles emplir son cervelet, des lézards et des vipères sucer, dévorer ses entrailles ; une autre dame se lève régulièrement à minuit, étend les bras pour se défendre et crie, d'une voix anxieuse : « Que me voulez-vous, messieurs les Revenants ? » Une autre malade, bien connue des tribunaux, Marie R... (9^e chambre, juin 1890), cette Marie, autrefois douce et charmante, désormais victime des abus de la piqûre, cette Marie brutalise sa petite fille âgée de quatre ans. Des hommes se poignent, des femmes s'étranglent : tels sont les paradis de l'Artifice, rêves de Baudelaire, telles sont les idéales auberges où l'on verse les mortels enivrants, où les parfums et les liqueurs prennent des formes et des allures humaines, des poses, des gestes et des sourires de maîtresses ensorceleuses, blondes comme les tabacs d'Orient, fleuries de vert comme les absinthes, dorées comme les antiques et bonnes eaux-de-vie, plus délicieusement embaumées que le naphte, subtiles, blanches et virginales comme la morphine et l'éther !

Y a-t-il un remède, un salut ? Comment enrayer le mal ? Quelques médecins exigent la suppression des piqûres, la suppression immédiate et radicale ; d'autres ordonnent des compensateurs, des narcotiques moins dangereux : le chloral, le café, l'alcool. On essaye de tromper les malades avec des injections d'eau pure ; mais, le morphinomane est pareil à l'alcoolique, et il est nécessaire de le ménager, d'après l'opinion des célébrités

médicales françaises et étrangères, Bail, Güntz, de Burkart, Zambacco, Magnan, Levinstein, Pichon, de Monvel, etc. ; quant aux médecins et aux pharmaciens, habitués les uns et les autres à toucher la morphine, leur rechute demeure certaine. Que faire ? Interdire la vente et même la fabrication du poison mondain ? Peut-être. Alors, vous priverez les véritables malades ?

*

Haschish, opium, alcool, tabac, morphine, thé, naphte, cocaïne, strychnine, sulfonal, gentils seigneurs et nobles dames, où nous menez-vous ?

Déjà, chers paradis artificiels, un barnum américain vous mélange sous le nom d'agents « passionimétriques enivrants », et dès l'aurore du vingtième siècle, on lira vos réclames attractives :

SOMMEIL POUR TOUS. – *Indiquer l'âge, le sexe, la profession, le nombre d'heures de sommeil qu'on désire. (Affir.)*

IVRESSE POUR TOUS. – *3 pilules, en se couchant. On est pris d'ébriété sultanesque, paradisiaque ; on se lève aux sons des trompettes du Jugement dernier.*

Enfoncés, M. Brown-Séguard et ses moelles de lapins ! V'là l'ivresse, v'là le sommeil, v'là le plaisir, mesdames... Vive Borgia !

Un immense besoin de repos s'empare de l'homme. Il ne veut plus travailler, ni souffrir ; il a dérobé quelques secrets de la nature – et loin de poursuivre ses conquêtes et de marcher un jour en triomphateur sur la terre vaincue, il rêve de l'éternel oubli des êtres et des choses.

DUBUT DE LAFOREST.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de François Salaün	6
Nos Avocats de village	11
Silence !	17
Mimi Pan-Pan	19
Chronique de Paris	25
Un avocat de village	29
Poisons mondains	34

Imprimé par le Livre unique
41 rue Camille Pelletan
78800 Houilles
Dépôt légal : mai 2016